Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

47 | 2002

Du sens au sens

Transmettre, dit-on ; mais quoi ?

On the words transmettre and transmission in contemporary French

Claudine Normand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/591>

DOI : 10.4000/linx.591

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

Pagination : 147-158

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Claudine Normand, « Transmettre, dit-on ; mais quoi ? », *Linx* [En ligne], 47 | 2002, mis en ligne le 01 juin 2003, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/591> ; DOI : 10.4000/linx.591

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Transmettre, dit-on ; mais quoi ?

Claudine Normand, Université Paris X - Nanterre

*Notre héritage n'est précédé d'aucun testament.
(René Char)¹*

Les remarques qui suivent ont eu pour point de départ une brève intervention dans une journée d'étude (de psychanalystes, sociologues, philosophes) sur le thème général de « La transmission ». Chargée de présenter ce qu'il en était de la langue (dont la transmission paraissait évidente à tous, la question n'étant que d'en préciser les modalités), je me proposais de dégager d'abord, par l'analyse des usages ordinaires du terme, les particularités sémantiques de ce procès et des objets dont on dit naturellement qu'ils sont « transmis » ; dans un deuxième temps de questionner la langue elle-même : est-il conforme à ses propres usages de la dire « transmissible » au même titre que le patrimoine, les gènes, une maladie ? L'expression « transmission de la langue » ne relèverait-elle pas d'un code technique ou d'un lexique spécialisé (psychologie ? sciences de la cognition ?) restant encore plus ou moins étranger à la langue commune ? Et d'ailleurs ne serait-ce pas le cas de tous les emplois de « transmission » sinon de « transmettre » ?

De fait cette deuxième question ne fut pas posée ce jour-là ; elle n'apparut qu'après et suscita l'envie de poursuivre l'enquête. Dans la collecte des données en effet, à l'écoute et à la lecture des discours tenus, j'avais été surprise par l'insistance d'un autre syntagme porteur de la même évidence, « la transmission du savoir », et ses variantes « de la (des) connaissance(s) » ; et plus largement, par la fréquence de ce terme abstrait dans tout le champ du discours actuel sur la société. S'agissait-il encore de la langue ordinaire, celle sur laquelle tout locuteur est censé pouvoir porter un jugement d'acceptabilité ? Dans quel registre classer, par exemple, cette annonce récente et largement distribuée, d'un spectacle qui se présente « Mémoire vive : transmission, filiation et devenir » et se propose de « tisser un lien vivant entre des héritiers (danseurs, chorégraphes, penseurs) marqués dans leur parcours » par la rencontre de chorégraphes-danseurs récemment disparus ? Ou ce commentaire d'un

¹ *Feuillets d'Hypnos* (1943-44), 62 ; Paris, Gallimard 1962.

critique littéraire : « Seule la fiction peut, sous certaines conditions, permettre la transmission d'une vérité, qui serait sans son secours absolument intransmissible. » ? Ou encore cet exemple d'emploi absolu : « les vignerons ont l'impression qu'ils ne pourront plus transmettre à leurs enfants »². On pourrait multiplier les exemples.

Il est clair que la question déborde le cadre d'une analyse sémantique synchronique pour ouvrir sur une enquête sociolinguistique et un problème de diachronie, voire, dans une visée plus critique, sur un programme d'analyse du discours qu'on pourrait formuler ainsi : peut-on observer (aujourd'hui ? depuis peu ?) dans la circulation commune des énoncés, les effets d'une « digestion » du discours des sciences sociales, jargons d'experts, relayés par les media ? Dans le cas présent on pourrait en conclure que « l'inestimable objet de la transmission », comme le nomme Pierre Legendre (1985), joue désormais à découvert son rôle de « fiction fondatrice » dans la circulation des valeurs et des discours qui les portent. Il va de soi qu'on se limitera ici à l'analyse de quelques expressions du discours courant.

Quelques propriétés linguistiques remarquables

Je commencerai par quelques remarques sur les noms abstraits en *-tion*, en laissant de côté le fait que très souvent ils réfèrent aussi bien à un procès qu'au résultat de ce procès (*fabrication, composition, interprétation...*) pour m'intéresser seulement aux propriétés générales de structure de ces noms et des verbes qui constituent leur base. Les noms *action, respiration, protestation*, supposent une structure de base verbale du type : *quelqu'un agit, respire, proteste*, soit un *verbe intransitif* dont le *sujet grammatical* représente l'*agent* du procès : *la protestation du public : le public proteste*.

Quand les dérivés en *-tion* renvoient à un *verbe transitif* (*composition, fabrication, interprétation*) il faut généralement leur supposer une phrase de base passive ou pronominale (emploi dit « à sens passif »). Certes *la composition de ce texte, la fabrication du papier, l'interprétation de Lacan*, peuvent renvoyer aux deux structures, active et passive, et sont donc des syntagmes en droit ambigus : *l'interprétation de Lacan*, comme la fameuse *critique de Chomsky*, peut signifier aussi bien que Lacan interprète ou qu'il est interprété ou même les deux à la fois comme dans : *l'interprétation de Lacan de ce passage de Freud ne va pas de soi* ; tout dépend du contexte. La seconde version, cependant, paraît la plus ordinaire : *l'émotion du public* se paraphrase naturellement en *le public est* ou *a été ému* plutôt que *quelqu'un a ému le public*. Ce qui importe ici c'est que, dans les cas de ce genre, le sujet grammatical n'est pas l'agent du procès, lequel peut être effacé. Cet effacement, habituel dans le cas du nom, et fréquent dans la construction passive est une contrainte dans le cas de la construction pronominale :

L'interprétation de Lacan fait problème (pour un lecteur ordinaire / ??par un lecteur ordinaire)

² Dans l'ordre : programme du studio « Le regard du cygne », Avril-Mai 2002 ; N.Offenstadt, *Le Monde des livres* 09.11.2001 ; article du *Monde* du 06.06.02.

Transmettre, dit-on ; mais quoi ?

Le texte de Lacan est interprété de façons diverses (par ses lecteurs)

Le texte de Lacan s'interprète de façon diverse (par ses lecteurs)*

Cet effacement commun aux noms abstraits et aux structures verbales correspondantes (certains parlent d'« agents fantômes ») donne l'illusion que le procès se déroule tout seul ; le cas est bien connu pour « l'augmentation des impôts » ou « la répartition inégale des richesses ».

Dans cette perspective considérons le cas de *transmission* et du verbe transitif *transmettre*, qui semblent ordinaires pour dire le passage, transfert, transport, d'un objet d'un point à un autre : *on transmet des informations, un patrimoine, un secret, un pouvoir...* Examinons cependant les contraintes éventuelles dans les énoncés sur le sujet et sur l'objet. Dans l'exemple précédent le sujet indéfini *on* coïncide avec l'agent de la transmission mais nous laisse dans le vague sur les propriétés référentielles de cet agent ; si on cherche à les préciser on obtient des phrases acceptables tant qu'il s'agit d'un processus physique, biologique ou social considéré dans sa généralité :

L'eau transmet le son

Le VIH transmet le sida

L'école a pour fonction de transmettre les connaissances

Mais avec un agent humain défini, dans un procès défini, les énoncés ne sont acceptables que lorsqu'ils concernent le domaine limité de la communication où les vocabulaires technique, militaire et administratif ont spécifié *transmission* comme un processus physique quasi anonyme : *courroie de transmission, service des transmissions, transmission par radio...* Seuls quelques objets, toujours abstraits, peuvent ainsi être transmis entre deux personnes par l'intermédiaire d'une troisième servant de relais :

Pierre m'a transmis cette information

J'ai promis de transmettre le message

Il m'a chargé de vous transmettre ses vœux

Un dossier ou une lettre, bien que concrets, peuvent également être transmis dans la mesure où, objets administratifs, on les réduit à leur contenu informatif, mais personne ne dira que quelqu'un lui a transmis un tract, une affiche, un livre ou que le facteur transmet le courrier... Tous les autres objets, classiquement considérés comme transmissibles, entrent difficilement dans des énoncés déterminés :

? Mon père m'a transmis son patrimoine

? Ma mère m'a transmis ce bijou

? Mon professeur de terminale m'a transmis son savoir en philo

alors qu'il est tout à fait courant de dire :

Un patrimoine se transmet de génération en génération

Les recettes, comme les bijoux, se transmettent par les femmes

Un secret de fabrication se transmet de maître à compagnon

L'emploi de *transmettre* semble donc exiger la généralité du procès (présent de « vérité générale »³) et que l'agent, quand il est désigné, soit ramené à une fonction sociale qui le rend, en tant qu'individu, interchangeable. D'où la préférence pour la construction pronominale, celle où sujet du verbe et agent du procès ne coïncident pas, où les agents sont effacés et les objets transmis le plus souvent indéterminés : *les légendes, les histoires, les valeurs se transmettent*, mais non *le secret de Marie* ou *l'histoire de Paul*, du moins tant qu'ils ne sont pas devenus légendaires.

On peut tenter de préciser la corrélation entre ces restrictions formelles et des propriétés sémantiques du verbe *transmettre* : à la différence de donner en héritage, faire une donation, mettre dans un testament, l'acte de transmettre apparaît comme un procès qui ne dépend pas des personnes comme telles, c'est-à-dire en tant qu'agents conscients et responsables (traits que la langue attache au terme *personne*). Le procès de transmission concerne les générations qui se suivent ; les personnes ne sont que les maillons de cette chaîne, inintéressants dans leur singularité subjective. C'est particulièrement clair dans le cas des légendes, des textes, des maladies ; ainsi : *les prêtres sont chargés de transmettre la parole sacrée*, mais *aujourd'hui l'officiant nous a lu (*transmis) l'Épître aux Corinthiens*.

Cherchons à préciser cependant le rapport entre la personne en tant que sujet (moral, psychique) et l'agent transmetteur : ou bien le sujet est porteur de l'agent transmetteur – virus, gène, péché originel (mentionné par tous les dictionnaires...) – à son insu, en tout cas hors de sa volonté et de son choix, ou bien il a conscience d'être un relais (*transmettre des vœux, le bonjour, un message*), mais il n'a pas d'initiative sur ce qu'il transmet ; on attend de lui qu'il transmette sans transformer ce qui lui a été remis et confié ; il n'a pas à donner son avis et peut d'ailleurs ne rien comprendre à ce qu'il répète (par exemple un mot de passe) ; il ne s'engage que comme messager : *je transmettrai !* Il paraît ainsi peu pertinent (malgré le *Petit Robert*) de parler de *transmettre le ballon*, objet concret qu'on reçoit parfois sans l'avoir voulu mais dont on est, à ce moment du jeu, le passeur responsable.

Pour les mêmes raisons il paraîtrait peu naturel de dire qu'on transmet des sentiments, des idées, des habitudes, ces objets ne relevant pas de la continuité généalogique ou culturelle mais d'un échange intersubjectif qui écarte un tiers intermédiaire : *nous avons échangé nos impressions, il m'a communiqué ses idées, il m'a fait part de ses sentiments, c'est de ma mère que je tiens cette habitude...* Ces procès supposent, en même temps que la conscience, une circulation, des aller et retour, des ajustements, autant de traits sémantiques que ne comporte pas le procès, dépersonnalisé sinon anonyme, de la transmission.

Au terme de cette rapide analyse linguistique on peut spécifier ainsi *transmettre* et *transmission* : il ne s'agit pas d'une activité consciente et délibérée mais d'une sorte de

³ A.Culioli (1978, 1999) rattache cette forme de présent à la catégorie générale de « l'aoristique », dont la propriété essentielle est « l'indéfinition » (1999 : 141). Dans les énoncés examinés ici cette propriété est aussi celle des agents et des objets.

soumission à un facteur transcendant, processus biologique ou social, qui intervient dans l'histoire de chacun à son insu (code génétique, tradition familiale, foi religieuse, valeurs sociales...) et n'a que peu, ou rien, à voir avec des choix personnels. Le mouvement que suppose le terme (déplacement et traversée) ne va que dans un sens, celui du temps irréversible de la filiation, et non celui de l'échange, du dialogue, de la vie commune, qui permet « feed-back » et modification des objets en jeu. Mais ce que nous indique ainsi la langue à propos du procès et des objets de la transmission, peut-on le lui appliquer en la prenant à son tour comme objet ?

La langue est-elle un objet transmissible ?

Saussure l'affirme, c'est un héritage :

Aucune société ne connaît, n'a jamais connu, la langue autrement que comme un produit hérité des générations précédentes et à prendre comme tel. (CLG : 1916 : 105)

Cette assertion est reprise et développée dans le cadre plus général de « la transmission des institutions », la langue présentant, à l'inverse des autres, la propriété de ne pouvoir être délibérément modifiée. L'image de l'héritage se trouve ainsi précisée dans un autre manuscrit : « La langue est le seul héritage assuré que chaque génération laisse à la suivante. »⁴

Héritage « assuré », dit Saussure, conscient des limites de sa métaphore, car, on peut dilapider un héritage, ou encore en être spolié et le revendiquer, ou le refuser si les droits de succession sont trop lourds ! La langue, semble-t-il dire, ne court pas les mêmes risques. Si on laisse de côté le cas des « fous de langue », dont la folie est d'ailleurs une greffe sur la langue maternelle ou son rejet, on voit mal comment refuser celle-ci, même si parfois on s'en accommode mal. Il est vrai que les aléas de l'histoire peuvent en empêcher ou interdire l'usage qui peut être alors revendiqué et devenir l'enjeu d'une lutte politique. Par là se justifie la métaphore, avec cette réserve qu'il s'agit d'un héritage sans titre de propriété : la langue, par son statut d'institution, est partagée ; c'est bien « un trésor » selon l'expression saussurienne, mais on n'en dispose qu'en indivision. De ce point de vue, *transmission*, également présent dans le *Cours* et les manuscrits, convient mieux qu'*héritage*, pour désigner le procès de circulation par lequel une langue passe de génération en génération :

Le signe ne commence à être réellement connu que quand on a vu qu'il est une chose non seulement transmissible, mais de par sa nature destiné à être transmis.⁵

Saussure insiste, à ce sujet, sur les deux points suivants :

– la continuité de la transmission, telle qu'on ne peut lui trouver de commencement ni lui assigner une fin naturelle ; aussi loin qu'on remonte on trouve

⁴ Dans la recension (1903, manuscrit non publié) du livre d'A.Pictet, *Origines indo-européennes*, cité par Johannes Fehr, 2000 : 218.

⁵ Saussure 1968 : 169 (note autographe 10).

toujours une autre langue en circulation et cela « jusqu'à la nuit insondable des âges » ; ce qui évacue de la linguistique le problème de l'origine du langage. On ne peut pas davantage lui fixer un arrêt ; une langue ne meurt pas en tant que telle, seuls peuvent disparaître, par accident historique, ses locuteurs, agents – supports du procès de transmission.

– le caractère impersonnel du processus : celui qui parle prend place dans une tradition qui, tout à la fois, le détermine et le dépasse : « S'il est un domaine où la législation apparaît comme la loi que l'on subit et non que l'on fait, c'est quand il s'agit de la langue. »⁶ Ces traits, transcendance et soumission, opposent dans le *Cours* la langue à l'usage supposé conscient et libre de la parole.

On voit que la langue semble réaliser, selon les usages que nous avons relevés, le modèle même du processus de transmission : passage continu, impersonnel et pour l'essentiel inconscient, de génération en génération, d'un objet sur lequel l'individu n'a pas le choix d'intervenir délibérément. Mais il est d'autres particularités qui la distinguent des cas précédemment envisagés et d'abord le fait qu'elle se transforme. Ce patrimoine a ceci de particulier que, n'existant que par la transmission, dans ce processus il se modifie sans cesse. On sait que pour certains, particulièrement sensibles au caractère sacré du patrimoine, ces changements représenteraient une « décadence », faute en quelque sort condamnable, le fait de mauvais héritiers. Pour les linguistes, ils sont liés à la particularité de l'objet langue, système sémiologique, c'est-à-dire arbitraire et social, n'existant que dans la circulation, l'échange, les manipulations.

Par là toute langue est prise dans un procès permanent de transformation, échappant à la conscience et à la volonté des locuteurs. C'est ce que Saussure appelle sa « vie sémiologique », dont la loi est si forte que même une langue artificielle, fixée par décret, ne pourrait selon lui y échapper si elle entrait dans un véritable usage social. C'est dans la transmission orale, la circulation dans les échanges quotidiens, que s'opèrent, malgré les décrets qui tentent de s'y opposer (en particulier en légiférant sur la langue écrite), ces changements dont les locuteurs sont à leur insu les agents, et dont le point de départ n'est pas assignable.

La transmission linguistique présente une deuxième particularité, dont ne parle pas Saussure mais qui a intéressé les psychologues et les psychanalystes ; elle passe par un apprentissage, à la différence des autres cas de transmission. Ce processus suppose l'activité propre de chaque individu en relation avec son entourage, et plus particulièrement avec la mère (ou son tenant lieu). Ici, pour chacun, le procès de transmission prend quelque singularité ; ce n'est pas seulement un procès biologique ou social anonyme, dans la continuité et la soumission à ce qui vient d'ailleurs et sera à son tour transmis ; ce passage, de la fusion imaginaire (souvent décrite) entre la mère et l'enfant sans parole à la séparation qu'introduit l'ordre symbolique, par où chacun se constitue en sujet, avec les aléas propres à cette entreprise, renvoie chaque fois à une histoire singulière.

⁶ Saussure 1968 : 159 (cahier Riedlinger).

Les autres objets transmissibles, fortune, secret, textes..., ne supposent pas qu'un seuil soit ainsi franchi. Seuls les rites de passage dans la transmission culturelle (initiations, examens, service militaire...) présentent des conditions analogues dans la mesure où, séparant un avant et un après, ils appartiennent à l'ordre symbolique ; mais les rites, outre qu'ils sont variables selon les communautés et susceptibles de disparaître dans leur histoire, ont des garants institutionnels (prêtres divers) alors que la nécessité de l'apprentissage linguistique, universelle et permanente, est livrée au hasard de la relation de l'*infans* (celui qui ne parle pas encore) avec ceux qui l'entourent et s'occupent de lui, relation qui intervient en même temps de façon aussi décisive dans l'apprentissage de la sensibilité corporelle. On peut supposer que soins et paroles sont intimement mêlés dans la structuration première du sujet et cette expérience intime donne à la langue, dans les objets transmis, une marque affective particulière⁷.

Ainsi l'objet langue se transmet, sans aucun doute, mais dans des conditions telles qu'il est sans analogue, ne serait-ce que parce qu'apprendre à parler a d'emblée partie liée avec apprendre à connaître le monde, autre apprentissage, autre transmission.

Le savoir est-il transmissible ?

L'expression est constante dans le discours des sciences de l'éducation, et plus spécialement de la didactique, discours d'experts. Est-elle pour autant parfaitement appropriée quand il s'agit d'un objet dont l'acquisition continue suppose au moins quelque conscience du processus de passage ? Reçoit-on le savoir comme n'importe quel héritage ? C'était la question posée par J. Lacan, bien connu comme fondateur d'école, dans une « Allocution sur l'enseignement »⁸. Il s'étonnait « qu'il ait paru à tout instant aller de soi que l'enseignement, c'était transmission d'un savoir. » On était en 1970 et le succès de la formule était, semble-t-il, récent. Elle renvoyait à la critique et reformulation de la position classique de maîtrise, telle que les tenants de la « Pédagogie et psychologie des groupes » essayaient de la produire dans les années 60. Un colloque de 1962, tenu sous ce titre⁹, se donnait ainsi pour objectif de penser à neuf la pédagogie et le rôle de l'école :

L'école transmet aux jeunes générations les acquisitions des générations antérieures : connaissances, techniques, attitudes sociales, valeurs de civilisation..., mais elle ne se ramène pas à un « simple dressage », car « elle se donne aussi pour but d'entraîner l'élève. Elle sollicite chez lui les comportements qui lui permettent de s'approprier personnellement les éléments culturels (...) et finalement d'enrichir de ses créations le patrimoine commun ; ces deux aspects de transmission et d'entraînement se retrouvent dans toute pédagogie. (22)

⁷ Cf. Normand 1998.

⁸ *Scilicet* 1970 n° 2/3, repris in Lacan 2001(297-305).

⁹ E.L. Herbert « La perspective psycho-sociologique en pédagogie », in *Pédagogie et psychologie des groupes*, 1966, Édition de l'Epi.

Pour la langue commune jusque là, si l'on se fie à ce qu'en reflètent les dictionnaires, le savoir, les connaissances, ne faisaient pas partie des biens patrimoniaux. A l'entrée « transmission » Littré, Darmesteter et Hatzfeld et le Grand Larousse de la Langue Française (1978) les ignorent, alors qu'ils signalent tous « le péché originel ». Pour que le savoir entre dans l'énumération il faut attendre le Grand Robert et le Trésor de la Langue Française dont une citation nous éclaire sur l'origine probable de cette consécration :

Les universités et les établissements auxquels les dispositions de la présente loi seront étendues, ont pour mission fondamentale la transmission de la connaissance, le développement de la recherche et la formation des hommes

Il s'agit de la fameuse « Loi d'orientation de l'Enseignement supérieur » de 1968, texte que son statut juridique place lui-même dans les objets de transmission. L'association, ici explicitement posée, de la « transmission » et d'une « mission » humaniste a dû jouer un rôle dans le succès de la formule, destinée alors à clore une crise grave dans l'institution. Un discours sur l'école se met en place, à la fois technique (elle est organe de transmission), moral (elle identifie les valeurs) et juridique (elle fait partie de la loi).

Repris par les circulaires ministérielles, commenté dans la presse, ce discours a consacré, sans le questionner sur son évidence, le terme *transmission* pour dire le rôle de l'école. « Transmettre des savoirs » titre *Le Monde* rendant compte d'une rencontre d'éditeurs et d'enseignants : « Ils partagent le même grand projet, transmettre des savoirs ». L'éditeur rappelle qu'il en est, selon les termes de Diderot, « l'accoucheur et le marchand » et l'enseignant « l'indispensable passeur. (...) Transmettre le savoir c'est d'abord transmettre un patrimoine » ; la seule difficulté signalée par la journaliste semble celle de l'éditeur « pris entre sa mission patrimoniale et les contraintes du marché »¹⁰. Plus largement, *transmettre* devient façon de parler (emphatique mais courante) dès qu'il s'agit d'objets porteurs de valeurs sociales : la Science, la Culture, la Religion, la Mémoire... Le rappel de cet idéal ancien de formation, revalorisé sous ce nouvel habit, se fait l'écho de réflexions morales et politiques :

La compétence du professeur consiste à connaître le monde et à pouvoir transmettre cette connaissance aux autres, mais son autorité se fonde sur son rôle de responsable du monde¹¹.

De *la connaissance* (terme du texte de loi) on est ainsi passé tout naturellement à une autre abstraction, *le savoir*, sans s'inquiéter de la généralisation supplémentaire ainsi induite : car, si *connaître* réclame généralement un complément qui en précise l'objet (*je connais Max ; je connaissais cette histoire ; je connais la chanson ; je m'y connais...*), *savoir* se passe plus facilement de précision (*on sait* ou *on ne sait pas ; on en sait assez ; on sait bien ; comment savoir ?...*). Avec *transmission du savoir*, la préférence pour le substantif

¹⁰ F. Noiville, *Le Monde*, 17.11.2000.

¹¹ Hannah Arendt, « La crise de l'éducation », in *La crise de la culture* (p. 243)

assure la généralité indéfinie de la chose et du procès et produit une formule quasi performative chaque fois qu'on cherche une solution aux crises de l'institution enseignante.

Or, si l'on prête attention aux usages linguistiques ordinaires rappelés plus haut, *transmettre*, appliqué à l'enseignement, induit un modèle mécanique et répétitif : faire passer d'un point à un autre, de celui qui sait à celui qui ne sait pas encore, sans modification du contenu et sans apport personnel de l'élève. Ce modèle qui ne conviendrait même pas à l'apprentissage des techniques et savoir faire, tout enseignant sait d'expérience qu'il est inadapté, dans la mesure où il mise sur la passivité et néglige la part active des élèves. Il ignore tout autant la relation intersubjective qui intervient dans l'enseignement (maître/élève) alors qu'elle est absente, on l'a vu, des procès ordinaires de transmission, où l'individu, maillon dans une continuité, n'a que le choix de se soumettre à ce qui lui est donné, voire imposé.

Pour cette raison, Lacan niait pour la psychanalyse la possibilité d'être transmise, affirmant qu'elle ne pouvait passer que par une expérience personnelle ; d'un même geste, paradoxalement, il fondait son « École » et consignait cette exigence dans des statuts qui sont la voie même de la transmission : « 7 (...) L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail ». Par cet appel au « transfert » et au « travail », il espérait peut-être mettre ses propres textes à l'abri d'une sacralisation qu'il semblait craindre et mépriser si l'on en croit cette remarque finale à « Préface à une thèse » : « Ils [les textes] intéresseront à transmettre littéralement ce que j'ai dit : tels que l'ambre gardant la mouche pour ne rien savoir de son vol »¹².

Prenant conscience de cette difficulté du modèle la réflexion pédagogique aujourd'hui, retrouvant les recherches des années 60 recouvertes par un discours à la fois technique et moralisant, remplace souvent, ou complète, *transmission* par *appropriation des connaissances*, par quoi on suppose au moins que ça ne passe pas tout seul, qu'il y faut quelque activité personnelle de la part de l'apprenant¹³. Je ne m'étendrai pas sur ce terme qui débouche aussitôt sur une autre facette de l'expertise : celle qui évalue puis valide un savoir visé comme cumulatif, une possession acquise garantie par des notes et désormais à l'abri dans des « modules capitalisables », comme le disent crûment les textes officiels. *Appropriation* et *Transmission*, de fait les deux discours coexistent, associant ou confondant enseigner et éduquer. Le premier laisse entendre le souci, social plus que culturel, d'acquérir un *bien propre* ; le second résonne de ce qui a toujours été la *mission* des maîtres à l'égard des élèves et leur *soumission* commune à la tradition ; pris à la lettre il ne laisse pas de place à une réflexion critique.

¹² in Lacan 2001, p. 402.

¹³ C'est ainsi qu'un congrès d'étude du Snesup, annoncé en 2000 « Transmission des connaissances » s'est tenu en 2001 sous l'intitulé « Transmission et Appropriation ». Dans le travail de préparation un article de M.Legrand critiquait fortement le « modèle empirique » de la transmission qui « fait perdre progressivement aux étudiants leur sens critique et lui opposait le modèle « constructiviste » piagétien impliqué par « appropriation. (Bulletin n°421, Décembre 2000).

C'est que la mission d'éducation ne relève pas du discours du savoir. Dans les termes de Platon « la vertu politique » ne peut s'enseigner : « L'homme est incapable d'en procurer la science à l'homme » dit Socrate, contre le sophiste Protagoras¹⁴. La transmission des valeurs qui permettent à une société d'assurer sa stabilité et sa survie passe par d'autres voies, d'autres modèles moins explicites, ceux que Legendre appelle « les fictions fondatrices du principe généalogique » : des photographies et bijoux de famille aux testaments, des grands textes aux récits de témoignage, cette « production indéfinie d'objets inestimables qui sont notre revêtement de légitimité à l'abri duquel ça marche (...) ce que nous appelons d'après la langue si riche des juristes romains, traversée, tradition, transfert, transmission. »¹⁵

Dans le discours religieux, quand il se double du politique, la relation entre *transmission* et *mission*, excluant la critique, peut se faire explicite : « Notre État a un message à transmettre au monde, une mission ; rappeler l'existence de Dieu à l'humanité ? »¹⁶ Effi Eitam, membre du Parti National Religieux d'Israël (Propos recueillis par S.Cypel, *Le Monde*, 7-8.04.02).

Transmission, filiation, intersubjectivité

Ce processus sans contenu, qui ne se fonde que d'actes de langage assurant la filiation symbolique entre les générations, et qui devient explicite et insistant quand le lien social semble menacé de rupture, j'en ai véritablement réalisé l'existence au cours de la journée d'étude qui est au point de départ de ce travail. Dans une communication, aussi modeste que troublante, une éducatrice spécialisée (Aide sociale à l'enfance) a parlé de son expérience dans l'accueil des bébés « nés sous X », autrement dit de mères décidées à abandonner leur enfant à l'administration pour qu'il soit adopté. Elle se présenta, dans son rôle auprès des mères, comme l'intermédiaire s'efforçant d'instituer quelque chose du lien refusé de filiation, fonction institutionnelle mais inséparable, dans les cas particuliers évoqués, d'une relation intersubjective de parole. Chargée de constituer le dossier de l'enfant (qu'il pourra réclamer à l'administration), elle s'adresse à la mère dans les termes explicites de la transmission, mais pour dire ici une action bien définie, dépendant du choix d'un sujet ; elle tente, dit-elle, d'obtenir « des objets, des paroles qu'elle souhaite transmettre à son enfant (...) qu'elle me dise si elle transmet son nom ou pas » ; de son côté elle relève « quelques traits des paroles de la mère, pour les transcrire et plus particulièrement les retransmettre aux parents adoptants ». Ensuite – c'est là que le récit devient troublant – elle va parler elle-même à chaque nouveau-né : « Je transmets à l'enfant les paroles de sa mère, les mots qu'elle a mis sur sa naissance. » Elle ajoute

¹⁴ Marc Derycke, à qui je dois le renvoi à ce texte, parle ici de « transmission paradoxale ». Derycke « L'effraction de la Loi, sa régulation et sa transmission selon Protagoras ; une affaire de langage » (à par.).

¹⁵ Pierre Legendre 1985 (15-23).

¹⁶ Effi Eitam (Parti National Religieux d'Israël), propos recueillis par S. Cypel, *Le Monde*, 7-8.04.02.

que parlant à l'enfant elle « l'inscrit par là *pour* la puéricultrice qui s'en occupe la première semaine, puis *pour* l'assistante maternelle qui le reçoit pendant deux mois et enfin *pour* les parents adoptants »¹⁷.

Je ne retiendrai ici que le recours au verbe *transmettre* qui paraissait tout naturel, dans le récit comme dans les paroles rapportées ; emploi parfaitement conforme à son usage ordinaire, dans ce rôle d'intermédiaire assurant la filiation ; emploi surprenant par rapport à transmettre et « l'agent » de la transmission qui, par son initiative personnelle, fait de son geste administratif une possibilité d'échange et d'inscription subjective. Sans doute cette observation était-elle marquée par une formation psychanalytique et la place qu'y tient la parole ; elle me sembla pourtant pour l'essentiel échapper au jargon de spécialiste. Faisons l'hypothèse qu'il y aurait là l'indice d'un passage en cours, dans la langue commune, d'un terme d'expert, moyennant dans ce cas un déplacement notable vers la subjectivité. Est-ce ainsi que la langue ordinaire commence à s'approprier « la langue de bois » des sciences sociales pour en faire une langue vivante ?¹⁸ Affaire (diachronique) à suivre.

Claudine NORMAND
Département des sciences du langage
Université Paris X
200, avenue de la République
92001 Nanterre cedex
normand.claudine@wanadoo.fr

¹⁷ Hélène Vignoles 1999 « Transmission... ? », in *Expérience et Transmission*, journées dédiées à Jacques Hassoun, Antigone à Grambois, séminaire d'été (dir. J. Félician), Juillet 1999 (publication interne).

¹⁸ L'exemple suivant, extrait de la déposition de Richard Durn (auteur du meurtre de conseillers municipaux de Nanterre le 29.03.02) paraît aller dans le même sens : « N'ayant rien conquis, rien à transmettre, je voulais tuer plutôt que de finir en prison ou à l'hôpital psychiatrique comme un clochard ». publié dans *Libération* du 04.04.02.

BIBLIOGRAPHIE

- ARENDT, H., 1954, *Between Past and Future*, tr.fr. *La crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Paris, Gallimard.
- CULIOLI, A., 1978, 1999, « Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique », in La notion d'aspect, J.David et R.Martin (éds), repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation, Formalisation et opérations de repérage* (t.II), Paris, Ophrys (127-143).
- FEHR, J., 2000, *Saussure entre linguistique et sémiologie*, Paris, PUF.
- LACAN, J., 1970, 2000, « Allocution sur l'enseignement », *Scilicet* n°2/3, repris dans *Autres écrits*, Paris, Seuil (297-306).
- LACAN, J., 1970, 2000, « Préface à une thèse », repris dans *Autres écrits*, Paris, Seuil (393-402).
- LEGENDRE, P., 1985, *L'inestimable objet de la transmission, Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard.
- NORMAND, Cl., 1998, 2002, « L'imaginaire linguistique à la lumière de l' 'espace potentiel' de Winicott », *Cahiers de l'ISL* n°11, Lausanne, repris dans *Bouts, brins, bribes, Petite grammaire du quotidien*, Orléans, éd. Le Pli.
- SAUSSURE, F. de, 1916, *Cours de linguistique générale*, publié par C.Bally et A. Sechehaye, Paris, Payot.
- SAUSSURE, F. de, 1968, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler, Wiesbaden, Otto Harassowitz.